

CAROLE LOIRE

ICI ET LÀ,
INSTANTS DE DAMES

Préface d'Albertine Gentou

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-251-8

Dépôt légal : août 2022

Préface

Par des instants de dames, instantanés, instants tannés, instants damnés, damiers sur l'échiquier de l'existence, de La Paz à Moscou, de New York au Maghreb, les nanas de Carole Loire nous balancent leur sororité comme le fit Claire Bretécher, l'auteure de bande dessinée, figure de proue des années post 68. Avec humour et désespoir. Avec brutalité et tendresse. Crash ! Clash. Scratch... Les filles dégomment !

Attention, ne vous y trompez pas. Les personnes dont on parle ne sont pas des nymphettes. Quand je dis filles ou nanas, c'est juste pour cadrer le propos. Nous évoquons ici et maintenant au nom du sexe féminin des femmes à part entière, de tous âges, pays, obédiences, sans distinction de races ni de classes sociales, afin de les découvrir dans le plus intime de leur humanité.

Carole Loire s'en donne à cœur joie. C'est dans son tempérament. Elle nous offre un effeuillage en règle sans tabou mais avec les trompettes de l'audace. Elle les connaît bien ses nanas, elle les aime, elle les comprend. Elle a vécu avec ou fréquenté certaines. Elle fait corps avec le genre féminin. Elle manifeste de l'empathie pour ces consœurs dont elle esquisse le portrait en bannissant jugement et condescendance. Et nous marchons. Enfin, moi, je marche ! Sans hésitation, je rejoins les rangs de ces colossales women, ces héroïnes du quotidien, si vulnérables dans leur force, si touchantes dans leur authenticité, si courageuses dans la misère qui submerge le monde actuel.

« Debout foule esclave, les entends-je murmurer. Du passé faisons table rase ! La raison tonne en ce cratère... Sauvons-nous nous-même ! »

Et c'est ce que font Angela, Bérangère, Karen, Zoé et toutes les autres. Elles râlent, elles pleurent, elles se lamentent, elles se moquent d'elles-mêmes mais elles relèvent la tête, résistent et luttent pour leur dignité. Tant bien que mal ? Pourquoi pas. Elles peuvent désespérer un jour mais invaincues, elles reprennent le combat toujours. Elles revendiquent en priorité le droit à la liberté et au bien-être.

Entre les lignes, Carole propose des outils de la relation d'aide ou de l'art-thérapie. Adeptes convaincues de la clownerie et des stages clowns qui représentent pour elle un excellent médium pour exprimer l'incommunicable, elle nous entraîne vers les premiers pas de la résilience afin d'apprendre à sourire des tracasseries de la vie.

Albertine Gentou

Angela

Il faisait nuit. Il était tard. Angela avançait dans New York comme un zombie.

Elle poussait son vélo-donuts dont un des deux pneus venait de crever. Elle n'avait pas de rustine. Toutes ces lumières, tous ces moteurs en furie, toutes ces sirènes. Elle n'en pouvait plus de s'enfoncer dans cette vie. Et dans cette ville où tout l'agressait.

Se morfondre de l'intérieur. Son corps, sa face, son extérieur, sa ville étaient ses habitudes. Angoissantes. Elle se trouvait pourtant « normale », même plutôt belle, lui disait-on souvent.

Elle portait un prénom célèbre et vivait dans une mégapole que le reste du monde rêvait de visiter. Elle y pédalait comme une folle toute la journée pour quelques dizaines de dollars de bénéfices. Angela était vendeuse de donuts à vélo. Pédaler pour la Terre, à la rencontre des gourmands. Un geste écologique plutôt qu'un food-truck. Se faire peur, sur son vélo, à longueur de journée dans cet incessant trafic new-yorkais n'avait aucun sens : les food-trucks ne consomment que peu de carburant. Cette intention « verte » lui semblait dérisoire, puisqu'elle refilait la mort contre deux dollars à des obèses, addicts, esclaves du sucre.

Elle se détestait et détestait sa vie. Si, au moins, elle avait vendu des fleurs... Angela plaignait ses clients de tant aimer le sucre et les délicieuses cochonneries qu'elle leur refilait. Mais ces « saloperies » lui permettaient de vivre, plutôt pas mal. Chaque jour, au moins quelques heures, elle posait son vélo et vendait ses donuts non loin de Ground Zero Memorial.

Chaque jour, elle se prenait dans l'âme et les mirettes ces restes de haine entre les groupes humains.

Chaque jour, des milliers de touristes venaient visiter ces ruines réhabilitées, symbole de l'horreur, mais aussi de résilience. Chaque jour, en leur fourguant ses donuts, elle se souvenait que la vie ne tient qu'à une tour, à un avion, à une minute. Mais il lui fallait sortir de cette humeur, sinon de cette vie. Y retrouver du sens, retrouver son sourire. Peut-être en pouvant de nouveau savourer celui de ses clients, toujours contents ? « On mourra tous de quelque chose ! Te flageller, car tu vendrais la mort ? Et si au contraire, tu vendais des morceaux de bonheur ? »

Bonheur, malheur, haine, amour, polarités, contrastes, tiraillements de l'âme. Angela avait arrêté ses études littéraires du fait du décès de sa mère qui les finançait. Suicidée dans sa baignoire, scarifiée, alcoolisée, noyée. La totale, pour être sûre « d'y arriver » ! Une énième rupture, mal digérée. Fatale, celle-là.

N'ayant jamais connu son père, Angela dut gagner sa vie. Elle eut alors l'idée du vélo-donuts ! La marge sur les donuts était importante ; ces gourmandises américaines, les touristes se les arrachaient. Tant pis pour ses projets et son rêve de devenir professeure de littérature américaine !

L'héritage de sa mère lui permit de s'acheter un studio dans le centre de cette ville qu'elle aimait tant, avant. D'ailleurs, Angela n'en connaissait pas d'autres. Une enfance avec une maman plutôt aimante et aisée, très occupée par son travail. Un père parti tôt, sans qu'elle ait eu le temps d'en capturer un seul souvenir. Angela n'avait pas souvent bougé de New York sauf lors de colonies de vacances, en pleine nature, dans les Rocheuses ou en Californie, qui la sensibilisèrent à l'écologie.

Angela ruminait. Il lui fallait rentrer chez elle. Et vite ! « À chaque fois que je marche seule la nuit, ça me fait cet effet-là : effondrement, tristesse profonde, culpabilité ! Je perds pied. »

D'ailleurs, elle avait mal aux orteils. Pneu crevé, baskets trop serrées. La totale ! « Rien à voir avec les douleurs de ma mère, pourtant ! »

Son studio n'était plus loin, elle s'en approchait. Sa douleur aux pieds dominait « le reste ».

Là, maintenant, peu lui importait la perte de sens, les obèses et Ground Zero. Angela voulait seulement enlever ces foutues baskets et s'affaler sur son canapé-lit.

Arrivée face à son immeuble, elle accrocha son vélo à son anneau. « Il ne manquerait plus que l'on me vole mon vélo gagne-pain ! »

Elle s'engouffra dans l'ascenseur. Enleva ses baskets trop petites. Elles étaient belles, mais un 36 pour un 37 – car il n'y avait pas sa pointure – faisait mal, inévitablement. Si elle avait pu deviner que son pneu crèverait, elle aurait mis des chaussures plus confortables.

Elle marcha pieds nus sur la moquette du couloir de son étage. Tant pis pour le risque de mycose. Demain, elle mettrait ses espadrilles et irait faire réparer sa roue. Il lui restait quelques kilos de donuts dont la DLC expirait deux jours plus tard. Il lui fallait les vendre vite...

Chercher sa clé dans son sac, trouver ensuite la serrure. Zut, elle avait oublié d'allumer. « Mais bon Dieu, concentre-toi sur l'instant présent plutôt que de te perdre dans tes pensées ! »

Ouf, enfin, à tâtons, Angela ouvrit la porte et pénétra chez elle. Soulagée d'être arrivée à bon port. Déjà elle eut moins mal aux pieds. Elle adorait son studio.

Sans se poser plus de questions, Angela se précipita sur son canapé-lit. Elle s'y déshabilla à l'arrache. Couchée, sans plus une once d'énergie, elle sentit ses yeux se fermer.

« Avec un peu de chance et beaucoup de sommeil, se dit-elle, j'irai mieux demain ! »

Bérangère

Bérangère était en furie, contre elle et contre ce bonhomme. Jamais, plus jamais, on ne l'y reprendrait à faire la belle devant sa psyché. Elle s'était fait piéger par un sale type. Quelques clics, quelques compliments et voilà qu'elle s'était retrouvée en sous-vêtements voire sans, à faire des poses pour « Chmoll 35 », qu'elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam. Elle venait de cliquer pour lui envoyer dix photos dénudées, via ce satané site de rencontres.

Chmoll 35 lui avait répondu par un pouce en l'air. Puis il avait disparu. Depuis deux heures, Bérangère attendait « la suite ». Un pouce en l'air ! « Mon poing dans ta g..., oui », maugréa Bérangère. Comment avait-elle pu être assez idiote pour accepter cette demande ? Oui, son profil lui avait plu : il répondait à tous les critères de Bérangère : beau, grand, Blanc. Avec un boulot intéressant. Et il aimait le rock, comme elle. Mais était-ce suffisant pour qu'elle lui envoie des photos de « ses jolis seins » et « sa chatte pour voir si tu es épilé », comme il le lui avait demandé après cinq minutes de conversation ? Faute d'orthographe, en sus !

Bérangère était désespérée. Sa vie sentimentale était vide. Perdue dans un village du Berry, seule avec Roudi le hamster, elle cherchait sinon le grand Amour au moins une relation « sympa et durable ». C'est ce qu'elle avait écrit sur son profil, en plus d'y poster des photos d'elle. Portrait et silhouette.

Bérangère tenta de se calmer en regardant, par la fenêtre de sa cuisine, les vaches dans le champ d'en face. « Je suis vraiment bête à manger du foin ! » De toute évidence, regarder les vaches ne fonctionnait pas.

« Pff, elles sont trop loin dans le champ, je ne les vois même pas bien. Satané dimanche ! En plus, je ne porte même

pas de beaux sous-vêtements... Que va penser Chmoll 35 en me voyant comme ça ? Mais je suis stupide, je m'en fiche de son avis ! Je n'aurais pas dû lui envoyer ces photos de charme, c'est tout ! Rien à faire de ce qu'il va penser de moi. Je devrais plutôt m'inquiéter de ce qu'il va faire de mes photos ».

Bérangère imaginait Chmoll 35 se masturbant devant ses clichés, ou pire, les montrant à ses potes à grand renfort de commentaires, de jugements dégradants. « J'espère au moins qu'ils me trouveront désirable !? Mais stop ! Je ne dois pas me préoccuper de l'effet que mon corps produira, je ne suis pas un objet sexuel ! »

Au diable, les vaches ou plutôt les taches noires et blanches au loin ! Ce soir, ses amies ruminantes ne la calmaient en rien ! Bérangère tournait en rond, les yeux sur son portable, dans l'attente d'une réponse plus explicite de Chmoll 35. Mais rien.

Elle alluma sa TV. « Respire, c'est trop tard, de toute façon. »

Bérangère eut soudain peur. Chmoll 35 sur le site de rencontres était localisé à trois kilomètres. « Agent immobilier », avait-il inscrit sur son profil. Bérangère était clerc de notaire. Elle chercha dans son cerveau embrouillé par la colère et la culpabilité les agents immobiliers qu'elle connaissait. En réalité, quatre ou cinq seulement dans cette région rurale. A priori, aucun ne ressemblait à Chmoll 35. « Si je le croise un jour à l'étude, je vais me sentir ridicule et honteuse. »

À la TV, oups, « Die Hard 3 » lui offrit Bruce Willis, un fantasme sur mollets musclés. Il vieillissait bien ! Mais les coups de feu, les explosions lui cassèrent les oreilles. Quelques clics sur la « zappette ». Rien à la TV qui l'intéresse suffisamment pour lui changer les idées. Elle l'éteignit. « Il faut que je retrouve mon calme, je ne vais pas pouvoir m'endormir ». Un thé, des gâteaux, c'était ce dont elle avait besoin. Un bâton d'encens à l'hibiscus et quelques titres de Cabrel. Un quatuor apaisant. Tiens ! Un petit joint, cela aurait été bien...

Doucement mais sûrement, Bérangère reprit ses esprits.

« C'est nul quand même ces sites de rencontres, il va falloir que j'arrête ce cirque. En plus, je ne veux pas rencontrer quelqu'un comme ça, c'est trop artificiel. »

La nuit était tombée tôt en cette soirée d'hiver. Roudi s'était réveillé et activé. Roudi, le hamster, tournait dans sa roue et faisait un potin monstre. « Lui aussi, il m'énerve. Il vit la nuit, je ne suis bonne qu'à lui donner à manger, à boire et à changer sa cage ! »

La famille de Bérangère était restée en Martinique, bien trop loin à son goût. Bérangère, après ses études de droit, était tombée amoureuse d'un Blanc, un métropolitain. Elle l'avait rejoint à Paris, à sa demande, misant sur un bel avenir. Grand bien lui avait pris : il était marié et ne pouvait pas quitter sa femme.

Honteuse de s'être fait bernier, Bérangère ne voulut pas retourner dans les DOM-TOM. Venir en métropole représentait pour sa famille un gage de bonheur et de réussite. Elle avait trouvé un travail qu'elle aimait dans ce Berry ennuyeux où elle détonnait. Elle avait pu y acheter cette maison mignonne au milieu des champs, dans ce village aux trois commerces : pharmacie, supérette, café-tabac.

Les gens du village l'avaient bien accueillie : « Vous êtes noire mais française, et vous faites un boulot honnête ! » Bérangère leur souriait, préférant ne pas répondre. Quand bien même, que répondre ? Les hommes d'ici la regardaient avec intérêt ou curiosité, mais ne l'abordaient jamais. L'étude où elle travaillait était située à dix kilomètres de là. Sa vie était bien réglée et plutôt agréable. Roudi le hamster ? Il appartenait à son ex-voisine qui le lui avait confié « quelques jours, le temps qu'elle déménage et s'installe... ». Elle n'était jamais revenue le chercher. Bérangère avait donc gardé Roudi. « Je suis une cruche, je crois tout et n'importe quoi. Je me fais toujours avoir ! »

Son mug et son assiette de biscuits étaient vides. Bérangère sourit. Il était 22 heures. « Je vais aller me coucher. Demain boulot. Un gros dossier de succession m'attend. Quelle famille, ces héritiers ! Cela fait cinq ans qu'ils s'engueulent pour trois francs six sous, c'est pathétique ! »

Presque oubliées les photos. Presque envolées la colère et la culpabilité de se faire souvent avoir. Brossage des dents, pyjama. Bérangère mit son portable en charge sur sa table de chevet.

Elle sourit : Chmoll 35 venait de répondre longuement à l'envoi de ses photos compromettantes : « Super ! on va boire un verre ? »

Après tout, Chmoll 35 n'était peut-être pas un pervers...

Bérangère décida de le laisser mariner...

Il est toujours bon de se laisser désirer ! Et c'est ce qu'elle se promet de faire dorénavant...

Au moins jusqu'au lendemain !

Carlotta

Venise ! Carlotta y était arrivée pour le Carnaval. Elle logeait dans un hôtel bas de gamme, pourtant cher en cette saison. Son budget d'institutrice en maternelle dans le sud du Pays allait en souffrir mais il lui fallait bien ça. Désespérée par sa séparation depuis quelques semaines avec Giorgio, elle s'était offert ce week-end « Fastueux Carnaval » hors de prix !

Cachée derrière son loup dans ce qui lui semblait ce jour-là une vaste mascarade, elle pleurait. Giorgio. C'est avec lui qu'elle avait rêvé de découvrir cette ville emblématique de l'amour et des promesses. Giorgio, lui, n'était sensible ni au charme de Venise ni à l'envie de Carlotta de vivre cet événement. Immédiatement après leur rupture, elle avait tenu à se prévoir des « moments sympas » pour l'oublier. Se changer les idées, à tout prix. C'était le cas de le dire. Cette rupture lui laissait un goût amer, un goût de sel, comme ses larmes qu'elle ne maîtrisait pas.

Quelques semaines auparavant, Giorgio l'avait insultée en lui affligeant une colère démentielle. Encore amoureuse mais décidée à se faire respecter, elle lui avait dressé une liste de reproches et d'admonestations bien formulées, soulignées par des sentences de fin. Giorgio avait placidement accepté cette liste et la rupture : « Tu as raison, cela ne peut pas marcher, nous deux ! »

Carlotta était également persuadée que cela ne pouvait plus fonctionner entre eux. Sa tête savait qu'elle avait raison, seulement son cœur saignait. Le corps de Giorgio, le sentiment de sécurité et d'amour qu'elle avait ressenti dans ses bras lui manquaient éperdument. Ayant abordé la quarantaine depuis peu, Carlotta se retrouvait là, dans ce hall d'hôtel transformé en buffet carnavalesque et baroque. Seule. Fichue. Désemparée.

Partout des masques, partout des loups, partout des costumes colorés. Au milieu de la frénésie. Une foule sans visages. Carlotta n'avait nulle envie de danser ni de s'amuser. Pourtant elle était venue afin de vivre un événement exceptionnel.

Elle l'avait son moment d'exception : de vide, de solitude, de désolation, d'amertume, de désespoir.

Ses larmes coulaient sous son loup plumé qui lui mangeait le visage. Peut-être personne ne la verrait pleurer ? Voulait-elle passer inaperçue ou espérait-elle qu'on la remarque, que quelqu'un perçoive sa douleur ? Les images de Giorgio, ses derniers moments avec lui et le ton de ses dernières paroles défilèrent encore et encore sous son chapeau à plumes. Ce chapeau encombrant faisait partie de son costume de princesse. Carlotta aurait préféré une couronne. Pour être la Reine de quoi ?

Les deux colères de Giorgio durant leurs semaines de vacances lui revinrent en mémoire. Son départ de chez elle, après l'ultime échange, les insultes, et l'acceptation de la rupture ; presque comme un soulagement. « Tu as voulu et cru décider seule de cette fin... Il n'attendait que cela. Peut-être même l'a-t-il provoquée... » Elle se repassait ce film, en permanence.

Giorgio, après avoir repris ses affaires chez elle, était reparti à sa vie. « Que fait-il ? Que pense-t-il ? Que ressent-il ? » Il n'avait répondu à aucune de ses questions. Carlotta les garderait en suspens. Elle s'était trompée, fourvoyée. Giorgio avait profité d'elle, de l'amour, du quotidien confortable qu'elle lui apportait. Ses colères subites, insultantes, pourquoi ? Pour détruire leur relation ? Pour exprimer une frustration dont elle n'avait pas compris le déclencheur ni par conséquent les tenants et les aboutissants ? Avait-il « quelqu'un d'autre » ?

Derrière son masque, au travers de ses larmes, Carlotta admirait les lustres en cristal, les ors, cette table, ce banquet opulent, la moquette épaisse. Se raccrocher à quelque chose, à ce rêve qu'elle réalisait enfin.

Seule. Elle ne s'était pas trompée : tout ici correspondait à ce qu'elle avait imaginé. Le décor, les loups, les costumes, leurs textures, leurs couleurs. Quel chatoiement ! « Je suis venue pour penser à autre chose. » Giorgio avait tombé le masque pendant leurs vacances. Lui, au quotidien, depuis le début de leur relation, si subtil, si drôle, si gentil, si attentionné ! Il s'était mis à lui hurler dessus, à la rejeter, à la menacer, à l'insulter.

Carlotta voulait oublier. Elle se dirigea vers le bar. Un spritz, amer comme elle. Sa jolie teinte orange se fondait à merveille dans ce décor aux mille couleurs. Carlotta l'ingurgita en quelques minutes, à la paille. Elle ne pleurait plus, mais cette fois, l'alcool lui montait à la tête. Pourquoi me faut-il tout vivre aussi intensément ?

Elle avait chaud sous ce masque, sous ce costume somptueux : corset, satin, tulle, plumes. Elle étouffait, prête à s'évanouir. Princesse de pacotille ! Éblouissante aux yeux des autres, mais à la fois si ordinaire. Ici et ailleurs. Si malheureuse ! Vite, un balcon ! Carlotta craignait vraiment de tourner de l'œil. Elle ne devait pas être la seule à avoir trop chaud sous ces tonnes de tissus : une fenêtre était ouverte à l'autre bout de la salle, celle-ci donnait sur le Palais des Doges.

Dans la nuit, la silhouette ciselée de ce sublime monument éclairé par la pleine lune la fascina. Cette bouffée d'air frais presque gelé en ce mois de février, unique dans son existence, lui fit un bien fou. Son visage était encore humide, le froid lui piquait la peau. Au moins ressentait-elle autre chose que de la peine.

Qui étaient ces gens derrière les masques et les costumes virevoltant autour d'elle ? Quelle étrangeté ! Ces masques sans expression, ces regards qui lui semblaient vides ! Y a-t-il un humain dans la salle ? Beaucoup dansaient, riaient, échangeaient. Elle ne comprenait pas tout.

Dans cette foule chatoyante, enivrée, Carlotta se sentait perdue. « Quelle idée j'ai eue de venir ici, maintenant ! » Un homme l'invita à danser. Elle n'en était pas sûre : elle n'avait pas entendu les mots de ce fringant Arlequin qui la sollicitait, moulé dans son costume aux formes et reflets délicieux.

« Danser avec un inconnu masqué ? Non merci, j'ai déjà donné. Laissez-moi. » Carlotta voulait être tranquille. Désirée sans rien risquer. L'Arlequin insista. Carlotta fit un pas. Trébuch... et se laissa entraîner par la magie de la nuit vénitienne.